

Guy Dana

Post infusion

Post infusion comme on pourrait le dire du thé. L'analyse ouvre les sens mais c'est d'abord une traversée. C'est une traversée autant du transfert que du langage ; du génie du langage et du savoir qui s'en déduit à partir la situation analytique. A la faveur de cette traversée, se dessine une réduction, une essentialisation et l'advenue d'un vide très opérant, caractéristique de l'analyse qui dans le meilleur des cas pousse à la création.

Ce qui est remarquable s'agissant de la transmission et de la formation des analystes, et ce sur quoi je souhaite mettre l'accent, est lié à la méthode analytique elle-même qui permet au cas par cas et pour chaque analyste en formation, d'éprouver le caractère hors normes de l'expérience analytique. C'est pourquoi le terme de training ne convient pas car il n'y a rien de standardisé dans l'analyse y compris le cadre ou le setting analytique que l'analyste règle en devinant (Erraten, dit Freud) le transfert et sur son désir de psychanalyste. Fondamentalement, le métier s'apprend à partir de sa propre analyse à condition d'avoir l'audace d'en partager les effets.

Dès lors, en gardant ce fil rouge de l'essentialisation, à l'instar de ce que figurent les nombres premiers en mathématiques, beaucoup de choses peuvent se décliner. Nous interrogerons l'analyse dans ses effets, pour, ces effets les rapporter à la formation des analystes.

Se dépendre d'une fidélité inconsidérée.

Prenons les choses pas à pas. Ce qu'en premier lieu l'on peut attendre d'une analyse, c'est de se dépendre d'une *fidélité* inconsidérée, c'est de subvertir les signifiants liés à l'Autre. Inconsidérée veut dire que cette fidélité n'avait pas été jusqu'alors interrogée. Il faut donc à certains égards *se trahir* pour éprouver cette liberté particulière à l'analyse, qui est sans commune mesure, et qui est d'abord une liberté de penser. Le névrosé, c'est l'étourdit, l'oublieux, celui ou celle qui n'écoute pas, toujours ailleurs dans les pensées, captif de l'imaginaire, on peut attendre de l'analyse une

réduction de l'imaginaire et de tout ce qui est faussement totalisant. La liberté de penser y gagne par là aussi. Et de même, lorsque la question du phallus, pierre d'angle classique de la clinique psychanalytique cesse de se conjuguer avec le verbe être et rejoint avec le verbe avoir, une nouvelle déclinaison du conflit psychique, il y a conquête d'un nouvel espace et changement de paradigme.

Essentialiser va dans ce sens ; si bien que remettre en question la fidélité à certains signifiants, réduire l'imaginaire, puis éprouver ce passage entre être et avoir sont parmi les étapes les plus importantes de l'analyse et procèdent d'un dialogue intime avec l'Autre que seule la technique analytique fait éprouver. C'est une première approche de l'expérience.

Pour approcher ce mouvement décelable dans le travail que nous menons avec les névrosés, il est indispensable dans la formation des analystes, de le confronter avec ce qui se passe avec les psychoses, où il y a au contraire comme un trop de lucidité, un trop de présence ou de proximité. La psychose, ça plombe ; au point que l'intention ici serait plutôt de distraire, d'alléger, de se distancier. On le sait, la tâche est délicate. Là où avec nos patients psychosés, il s'agit de refermer, de construire l'intime, de gagner en silence ou en énigme supportable pour assurer une éventuelle reconstruction du lien social, les névroses peuvent s'inspirer de ce mouvement pour se rapprocher des choses et des gens et l'analyste lui aussi a beaucoup à apprendre des psychoses afin de véritablement entendre ce qu'il ou elle dit, afin d'*être avec*, aussi simple que ce but puisse paraître.

« Mieux il sera analysé, plus il sera possible qu'il soit franchement amoureux ou franchement en état d'aversion, de répulsion sur les modes les plus élémentaires des rapports des corps entre eux par rapport à son partenaire ».

Cette remarque de Lacan illustre parfaitement, me semble-t-il, le mouvement de l'analyse vers une essentialisation dont l'analyste doit être averti. Le qualificatif *franchement* porte un ici et maintenant pleinement assumé, un engagement éloigné autant que possible des tergiversations de la névrose et qui renvoie, comme dans une sorte de vertige rétroactif, à l'idée que *in fine* l'Autre n'existe pas !

Cela ne peut se comprendre que rétroactivement, par la grâce du futur antérieur, là où auparavant la névrose de transfert était agissante. Autrement dit, l'Autre n'existe que parce que la situation de transfert l'avait fait exister. La formule de Lacan : « le transfert est la mise en acte

de l'inconscient » éclaire ce point : au-delà, lorsque le transfert chute, lorsque la prégnance de l'Autre chute, alors il devrait être possible qu'une relation plus immédiate, plus vraie voit le jour.

C'est une expérience qui ne peut être transmise autrement que par l'expérience elle-même !

Plus fort que le symptôme

Cela suppose que l'analyste soit plus fort que le symptôme, ce qui touche un autre point d'essentialisation. Car plus fort que le symptôme veut dire que l'analyste ne le vise pas en propre. Plus fort veut dire : ne pas répondre dans l'adéquation, décentrer de telle sorte, comme le dit Freud, que la guérison s'obtienne comme un *bénéfice annexe*.

Nous sommes ici comptables de la méthode : l'analyse ne travaille pas frontalement avec les symptômes ; son intention à certains égards les dépasse, elle va au-delà. « La tâche de l'analyse n'est pas de rendre impossibles les réactions morbides mais d'offrir au Moi du malade la liberté de se décider pour ceci ou pour cela », écrit Freud dans une note de bas de page de son essai *Le Moi et le Ça*.

Le geste de l'analyste vise le décidable ; un espace conquis en l'Autre en est la condition, préalable à toute décision. Là encore, la recherche d'une liberté de penser procède de la méthode laquelle donne au futur analyste des forces qu'il doit bien comprendre avant de s'autoriser.

Lacan sur ce point voisine avec l'esprit de Freud : « le but de l'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses sinthomes, l'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on est empêtré ». Le choix du mot *empêtré*, évoque ce que Freud écrivait à Lou Andreas-Salomé dans une lettre de 1915 : « Ce qui m'intéresse, c'est la séparation et l'organisation de ce qui autrement se perdrait dans une bouillie originaire. »

Ici, se fait entendre une intention de clarification, de simplification. Essentialiser, gagner sur le chaos, sur la confusion et surtout gagner en espace de pensée, faire valoir le *stabitat* dont parle Lacan, cet habitat (Freud évoquait une maison) qu'est le langage.

L'analyse aboutit à considérer le déplacement comme facteur de guérison : en effet, face à ce travail d'essentialisation, le symptôme est d'une certaine façon poussé à se déplacer, « à se mettre en quête, d'une habitation malgré la privation de toute résidence », selon la belle formule du philosophe

Shmuel Trigano.

A terme, c'est la jouissance qui s'y rattache qui se trouve pat, comme aux échecs. C'est pourquoi il faut prendre au sérieux ce que dit Freud : que la guérison se donne comme *bénéfice annexe*. L'essentiel est ailleurs, comme si la méthode elle-même jouait sa partie, laissait en quelque sorte sa trace : éclairer la guérison et non pas la viser car c'est toujours... à l'analysant de s'autoriser à guérir comme à devenir analyste !

C'est donc ce que l'analyse transmet comme méthode qui devient un savoir pour le psychanalyste.

De l'association libre à la traversée du langage

Mais, à partir de là, notre argument se précise : ce qui résulte d'une psychanalyse est en effet congruent avec la méthode que Freud a inventé. Celle-ci n'est-elle pas porteuse d'un savoir qui naît de l'expérience, du fait de l'avoir éprouvée ? En particulier, avec ce qu'apporte la règle fondamentale à partir de la double confrontation qu'elle permet, l'inattendu en même temps que l'insistance de la répétition des signifiants en l'Autre. Tout au moins, ce double fond que constitue la technique analytique dans la formation des analystes est chez Freud lisible de plusieurs manières.

Il y a chez Freud, une intimité entre son travail de recherche et les spéculations que l'homme Freud n'a pas manqué de livrer en diverses circonstances. On constate dans ces propos comment recherche, applications et spéculations personnelles sont liées, on se rapproche aussi de ce que Freud pense et qu'il a pu théoriser secondairement. Ce sont des éléments très précieux sur les finalités de l'analyse et sur la formation :

A « Quand je m'installe à mon travail, je me demande toujours ce qui va arriver et c'est cela qui me pousse irrésistiblement à travailler ». Freud montre ici du goût pour la contingence, pour un événement psychique qui n'est pas prévisible, pour tout ce qui surgit et fait événement ; bref, pour l'inattendu. La règle fondamentale, dont le principe est d'accueillir les idées incidentes, le plus anodin comme le plus sensible, ne serait-elle qu'une généralisation de cet attrait de Freud pour la contingence ? En réalité, c'est à la faveur de cet accueil, d'une idée à l'autre, d'une séance à l'autre, qu'un travail de fond s'effectue, un travail d'érosion qui n'est pas le moindre acquis de l'expérience.

Ne doit-on pas soutenir qu'à terme, une psychanalyse modifie profondément la relation à l'inattendu, relation devenue moins défensive,

laissant la place à une vacuité qui se suffit à elle-même, débarrassée de la tendance à vouloir y parer, à combler ? Tel est une des faces du vide que nous évoquions en introduction. La relation plus pacifique avec l'inattendu supporte aussi l'énigme, ce qui veut dire moins de parade et c'est aussi : non pas l'échec du savoir mais le savoir en échec ! En somme la réponse à l'inattendu n'est plus exclusivement phallique et le féminin gagne aussi par cette porte.

Les psychoses, qui ne s'accommodent d'aucune vacuité et qui, est-il besoin de le rappeler, supportent assez mal la règle fondamentale, témoignent à l'inverse d'une incapacité à traiter l'inattendu. Elles comblerent tout vide, y suppléent par les voix, le délire ; et, comme toujours, elles permettent à partir des impasses rencontrées d'approcher un peu mieux les névroses.

En somme cette disponibilité à ce qui vient, sans suspicion préalable, sans connoter ou orienter le signe de l'évènement d'un surcroît de sens pourrait être un des acquis de l'analyse, tout au moins dans une cure de névrosé. Elle est en grande partie liée à l'association libre. L'analyse fonctionne à l'envers de la projection, rapatrie la causalité, fait taire la plainte en lui ôtant peu à peu tout argument de jouissance. En bref, elle déconstruit tout persécuteur. En définitive, il s'agit bien d'un mouvement d'essentialisation qui libère la libido pour de nouveaux investissements. C'est pensons-nous de cette façon que le décidable s'accroît ; il ne s'obtient ni par le conseil, ni par la pédagogie, encore moins par la persuasion ou l'influence. Répétons-le, pour le futur analyste, c'est l'expérience qui enseigne.

B Un autre point lié à la règle fondamentale et à l'association libre, mérite d'être souligné. Ce deuxième point est lui aussi lié au vide, à la vacuité. Celle-ci n'est pas du côté de l'accueil, elle est introjectée.

Freud a constamment le souci d'un *espace* d'élaboration. Il veut respecter l'espace entre les mots autant que les mots et fait ainsi valoir une vacuité, un vide dont on peut dire qu'il est autant limite au discours, qu'espace créatif. Ce réel, il ne s'agit pas seulement de le *démasquer*, selon la formule de Serge Leclair. Il me semble qu'un des enjeux de l'analyse est de parvenir à son introjection. C'est à ce titre que l'analyse devient traversée du langage, expérience de ce qui s'y produit à partir du langage, où le couple que forment ensemble espace et langage, réel et symbolique, est en travail constant. La relance du créatif est dans le fil de cette expérience. Il faut « prendre sur soi de ne pas disputer à l'inconscient sa position dirigeante dans l'instauration de la cohérence », dit Freud. Ou encore, il est préférable de ne pas faire intrusion avec ses interprétations ou

interventions alors que le patient est en train d'élaborer, sous peine de susciter une « frayeur qui sera définitive ».

Cela signifie que la vie psychique est associative. Cela signifie aussi que l'analyse *ouvre* la langue, la déplie, gagne d'une idée à l'autre en *étendue*, permet des extensions inédites, apporte à l'analysant une forme de réjouissance qui n'est pas sans effets sur ses propres trouvailles. Ainsi peut-on espérer qu'il se réapproprie un savoir et l'analyste doit être absolument attentif à cette infusion qui inverse les coordonnées du savoir. Comment ? Par le génie de la langue, par l'équivoque, par l'extension poétique ; ou banalement par le lapsus. Ceci distingue l'analyse de toute autre méthode où, à l'inverse, le savoir vient de l'extérieur : expérience inouïe, de retournement, à condition que l'analyste la conduise avec tact, fasse discrètement entendre cette traversée du langage, pour qu'advienne, le temps de comprendre. C'est ce qu'il convient de commenter :

Dans le « Petit discours » que Lacan fait aux psychiatres, le mot *précarité* revient très fréquemment. Ce terme qui insiste est lié à la question du sujet dont on sait qu'il se délègue, d'un signifiant à l'autre, dans les signifiants qui le représentent. La précarité veut signifier cet instant fugace, éventuellement ponctué par l'analyste, qui ouvre à l'entendement. Il est à espérer que l'analysant puisse se réapproprier ce savoir précaire, car c'est ce qui conduit l'analyse à se poursuivre. A l'inverse, comme un contraire réciproque, l'analyse trouve à penser les questions de la fin grâce à l'infinitude. Car c'est paradoxalement à partir de ce qui s'énonce de façon répétitive, de ce qui devient infinitude au sens d'une résistance indépassable qu'une issue pourra être élaborée, nommément la crainte d'une féminisation chez l'homme comme chez la femme avec la manifestation du pénis-neid!

Propre à l'analyse, l'amour des commencements

Une autre réflexion de Freud va prolonger cette réflexion sur la précarité et garde aussi des liens avec le mouvement d'essentialisation. Dans un article de juillet 56 de la *Revue française de psychanalyse*, Marie Bonaparte rapporte ce que Freud lui disait au cours d'une séance de travail : « un jour, me dit-il, tout meurt, la pensée humaine comme l'homme. La pensée survit 20 ou 30 ans et puis meurt à son tour ». Je répliquai, dit Marie Bonaparte, que depuis plus de 3000 ans Homère se lit toujours ! Donc Homère devrait disparaître ! Puis notre culture, l'humanité et la terre ! Freud répondit, imperturbable : « Pour quelles raisons quelque chose qui émane de

l'homme devrait-il durer alors que l'univers entier périt ? Interloquée par cette réponse, Marie Bonaparte remarque : « ce que vous dites est beau, mais triste ! » et Freud de rétorquer : « Pourquoi triste ? c'est la vie. C'est justement son éternel recommencement qui rend la vie aussi belle. »

Nous retrouvons ici les idées de Freud sur la caducité, la *Vergänglichkeit*. Mais dans ce dialogue, la question est prise sous un autre angle : l'enjeu est la viscosité de la libido. Si les objets du passé auxquels nous sommes si attachés ne périssaient pas, la libido ne serait jamais libre et pour le sujet il n'existerait jamais rien de nouveau. La disparition des objets est nécessaire afin que la libido libérée en investisse d'autres, en invente d'autres, pourrait-on dire. L'enjeu d'une analyse serait ainsi de permettre au patient de se détacher des objets du passé et de recommencer. L'instant de la création se cueille au lieu de la perte désinvestie. Lacan énonçait à Lyon en 1967 cette phrase toute simple : « La psychanalyse, c'est une chance de repartir ».

Là encore, la méthode juxte la visée : recommencer avec chaque patient, mais aussi remiser son énonciation à chaque séance. On sait de plus que refaire une tranche avec tel ou tel analyste n'engage pas le même récit. Dans le même esprit, je mets en pratique depuis des années une thérapeutique des psychoses, à partir d'une pluralité de lieux. Cette pluralité est nécessaire pour que la question du commencement puisse à chaque changement de lieu se reposer.

Bref, il y a dans l'analyse une éthique du commencement, dont le véritable enjeu est de rompre la pensée du destin ; n'est-ce pas celle que la pulsion de mort affectionne particulièrement ?

Mais ne sommes-nous pas, là encore, dans la congruence avec la technique analytique ? Disons autrement : il y a entre l'engagement vers l'autre, l'accueil de l'inattendu, l'introjection d'un vide et l'amour des commencements une synergie que la technique analytique porte en elle. A charge pour l'analyste d'en mesurer les effets pour que la transmission en révèle le sésame au plan de sa propre formation.

La perlaboration du nom

Pour tenter de dire la singularité du métier de psychanalyste, un point mériterait d'être souligné, c'est la notion de *perlaboration du nom*, concept que je propose pour ne pas méconnaître l'aporie qui touche à la nomination. Cette notion pose autrement le problème de la nomination des analystes, en cherchant à la faire décoller à la fois du nom propre, à la fois

du statut professionnel et à la fois d'une nomination dans les associations de psychanalystes.

Prenons la mesure de l'acte analytique : il se reconstruit non seulement au cas par cas, mais puise son aura dans une temporalité non prédictible. C'est ainsi que le geste du psychanalyste est animé d'un double mouvement fait de dépossession et de réappropriation, qui légitime l'idée d'une perlaboration du nom de psychanalyste.

Ce double mouvement est lié à la nature très particulière de l'acte analytique qui engage des résistances chez l'analyste alors même qu'il s'inclut dans le processus. La notion de perlaboration du nom cherche à répondre à cette butée de l'acte analytique car la guérison analytique s'obtient avec patience, à partir d'un réglage où il s'agit pour l'analyste de se caler dans le sillage de l'analysant, dans le sillage de son dire, pour le faire éventuellement résonner afin que l'analysant puisse lui-même suivre la trace de son énonciation.

C'est en ce sens que l'analyste peut lui-même être un frein de la guérison puisqu'il dirige ce réglage.

Deux formes de résistances peuvent être repérées : dans le premier mouvement qui est un mouvement de réappropriation, il s'agit de décider de poser un acte, qu'il s'agisse d'une interprétation ou de toute autre forme d'intervention ; quant au second mouvement, c'est un mouvement de dépossession auquel il faut consentir car l'analyste doit travailler du côté, ou avec le vide qu'il a lui-même traversé, empreinte du réel à transmettre en se délestant de toute consistance sauf celle de la réalité de l'inconscient. La résistance de l'analyste peut se loger tantôt dans le premier mouvement (*l'analyste a horreur de son acte*) tantôt dans le second : qu'il en rajoute ou qu'il y mette trop du sien et il va ternir les effets de l'inadéquation ou de l'incomplétude. L'analyste doit rester proche de la lettre.

Si la formation des psychanalystes doit avoir comme préoccupation de se soucier des résistances de l'analyste, cette forme d'aporie du nom recèle une vérité qui souligne d'autant plus les difficultés de l'inscription sociale des psychanalystes, car le social introduit une pérennité trompeuse.

Comment traduire la participation de l'inconscient au processus ? C'est aussi à quoi cherche à répondre la notion de perlaboration du nom.

Entre savoir inachevé et perlaboration du nom, le psychanalyste tourne autour d'une béance qui, par transmission, devient un legs pour les patients ; il faut nécessairement un ou des lieux pour travailler cette discontinuité au-delà de ce qu'apporte la cure de l'analyste comme préalable indispensable : perdre ! (Au sens des identifications ou de la jouissance de la plainte par exemple). Peut-on avancer que les associations

sont indispensables pour penser les difficultés de l'analyse et pour travailler les résistances de l'analyste ?

La formation des analystes est-elle concernée par le champ politique ?

Enfin, je voudrais souligner un dernier point : La formation des analystes est-elle concernée par le champ politique ? En réalité, la psychanalyse récuse toute conception du monde et sa relation au politique en est affectée d'emblée. La psychanalyse ne peut être politique dans son intention, mais a contrario, elle le devient dans ses conséquences : subvertir la notion de sujet, lever les interdits de pensée, faire jouer l'inadéquation et l'incomplétude, cela entraîne nécessairement des effets dans le lien social. Comment en serait-il autrement ?

Notre monde, disent les économistes est en profonde mutation ; quelque chose se cherche. Mais en attendant, le maître moderne interdit le détour, fixe la ligne droite de la performance et proscriit l'incertain. Un tel discours ne tend-il pas à effacer l'équivoque et la mise en perspective, pour produire une société où seule prévaut la norme, l'objectivation, l'adéquation ? La psychanalyse est au cas par cas et elle est hors normes et c'est pourquoi la formation des analystes à partir de l'expérience analytique est fondamentale.

Il ne s'agit pas de training analytique mais d'une rencontre entre analysant et analyste dont les effets ne sont pas prédictibles et où la guérison se donne de surcroît. Mais le monde qui nous environne, quel est-il ?

Eradication des symptômes pris pour cible, multiplication des fichiers et des caméras, mise en veille de l'opinion, politique sécuritaire, empire de l'évaluation : ces différentes restrictions de l'espace atteignent dans son principe, l'élaboration, la pensée et font que la réalité colle au signifiant et finit par atteindre la langue. Dans un monde où l'efficacité prime, plus question de métonymies, de métaphores, de rêves, la langue est, comme le disait Rabelais, gelée, chosifiée : c'est une novlangue qui peu ou prou nous cerne, chacun doit être transparent et conscient de l'être. Foucault déjà nommait *panoptisme* cet idéal inspiré de la prison modèle inventée par Bentham. Ajoutons l'omniprésence du principe de précaution pour évoquer en définitive une forme de psychose.

Ces profondes mutations génèrent des points aveugles et des interdits de pensée sans précédent. Quelle distance avec cet accueil de l'inattendu à

quoi conduit l'analyse ! L'analyse n'est-elle pas aujourd'hui un salubre antidote ? Non qu'elle vise le retour en arrière. Mais elle permet l'esquive, la résistance, déjoue les pièges, reconstruit le symptôme là où il se fonde en apportant une certaine forme d'humour. Antidote, quant la transparence érigée en rhétorique va à ce point à l'encontre de l'origami de la vie psychique ; antidote encore quand la multiplication des normes et des protocoles entraîne soumission et savoir anonyme ! N'est-ce pas l'envers absolu de cet amour des commencements qui caractérise l'analyse, de cette réappropriation du savoir que nous recherchons pour l'analysant, de cet évènement du sujet ?

Prendre la mesure de ce qui aujourd'hui détourne le conflit psychique, de ce qui induit constamment une promesse de jouissance, de ce qui produit une incarcération du sujet est aujourd'hui impératif et c'est ce qu'on peut espérer d'un psychanalyste. Il est indispensable d'en prendre la mesure dans une formation de psychanalyste.

Guy Dana

- J.Lacan : Séminaire VIII *Le Transfert*, éd. Du Seuil. Séance du 8 mars 1961, p. 220
J. Lacan : « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Ecrits*, SEUIL, p, 826
S. Freud : « Psychanalyse et théorie de la libido », in *Résultats, idées, problèmes*, tome II P.U.F. p, 69
S. Freud : « Le Moi et le Ça » in *Essais de Psychanalyse* PAYOT, p, 294
J.Lacan : Livre XXV *Le moment de conclure*, séance du 10 janvier 1978 (non publié)
Lou Andreas-Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Gallimard, 1970, p122-123 :
Shmuel Trigano *Le temps de l'exil*, PAYOT, p, 32
Propos rapportés par H.KNÉPFMACHER, « Freud and the B'nai B'rith » in *Journal of the American psychoanalytic association*
S. Freud : « Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse » in *La technique psychanalytique*, P.U.F. p, 68
S. Freud : *Sur l'engagement du traitement* in *La technique psychanalytique*, P.U.F. p, 125
Propos rapportés par Marie Bonaparte dans un article intitulé : Deux penseurs devant l'abîme in *Revue Française de psychanalyse*, P.U.F. No 3 juillet/ septembre 1955
J.Lacan : Conférence à Lyon, 1967 « Place, origine et fin de mon enseignement », in *Mon enseignement*, SEUIL, p. 56
Guy DANA *Le nom et la fée* in **Le feuillet** numéro 22/ 1990

PAGE

PAGE 3

